

et concertées avec prudence. Le plus souvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les esprits s'échauffent. On choisit un chef; et voilà la guerre. Dans les ténèbres de la nuit fixée pour la rupture, on tombe sur le premier village où il y a des Espagnols, et de là le carnage est porté dans d'autres. Tout y est massacré, excepté les femmes européennes, qu'on ne manque jamais de s'approprier. De là l'origine de tant d'Indiens blancs et blonds.

Comme ces Américains font la guerre sans frais, sans embarras, ils n'en craignent pas la durée, et ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté espagnole doit se plier à en faire toujours les premières ouvertures. Lorsqu'elles sont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouverneur du Chili et le général indien, accompagnés des capitaines les plus distingués des deux partis, règlent, dans les plaisirs de la table, les conditions de l'accommodement. La frontière était autrefois le théâtre de ces assemblées. Les deux dernières ont été tenues dans la capitale de la colonie. On a même obtenu des sauvages qu'ils y auraient habituellement quelques députés chargés de maintenir l'harmonie entre les deux peuples.

iv.
Établisse-
mens formés
dans le Chili
par les Espa-
gnols.

Malgré la chaleur et l'opiniâtreté de tant de combats, se sont formés au Chili plusieurs assez bons établissemens, principalement sur les bords de l'Océan.

Coquimbo ou la Serena, ville élevée en 1544 à cinq ou six cents toises de la mer, pour contenir les Indiens et pour assurer la communication du Chili avec le Pérou, ne fut jamais considérable. On la vit diminuer encore après que des pirates l'eurent saccagée et brûlée. Malgré la fertilité de ses campagnes, quoiqu'on ait ouvert d'abondantes mines du meilleur cuivre à son voisinage, elle ne s'est jamais bien relevée de cette infortune.

Valparayso ne fut d'abord qu'un amas de cabanes destinées à recevoir les marchandises qui venaient du Pérou, les denrées qu'on voulait y envoyer. Peu à peu les agens de ce commerce, qui appartenait en entier aux négocians de la capitale, réussirent à se l'approprier. Alors ce vil hameau, quoique placé dans une situation très-désagréable, devint une ville florissante. Son port s'enfonce une lieue dans les terres. Le fond en est d'une vase gluante et ferme. A mille toises du rivage, il a trente-six ou quarante brasses d'eau, et quinze ou seize tout près de la plage. Dans les mois d'avril et de mai, les vents du nord feraient courir quelques dangers aux navires, si on négligeait de les amarrer fortement. L'avantage qu'a cette rade d'être la plus voisine des meilleures cultures et de San-Yago doit la rassurer contre la crainte de voir diminuer ses prospérités.

Ce fut en 1550 que fut bâtie la Conception, dans un terrain inégal, sablonneux, un peu élevé, sur les bords d'une baie dont le développement

embrasse près de quatre lieues, et qui a trois ports, dont un seul est sûr. La ville se vit d'abord le chef-lieu de la colonie ; mais les Indiens voisins s'en rendirent si souvent les maîtres, qu'en 1574 il fut jugé convenable de la dépouiller de cette utile et honorable prérogative. En 1603 elle fut de nouveau détruite par un ennemi implacable. Depuis cette époque, plusieurs tremblemens de terre lui ont causé des dommages très-considérables. Telle est cependant l'excellence de son territoire, qu'il lui reste encore quelque éclat. Il augmenterait bientôt, si le gouvernement y établissait la pêche de la baleine, plus multipliée sur ces parages que dans aucune des mers auxquelles on l'a jusqu'ici demandée.

A soixante-quinze lieues de la Conception, toujours sur les bords de l'Océan pacifique, est Valdivia, ville plus importante que peuplée. Son port et sa forteresse, regardés comme la clef de la mer du Sud, furent long-temps sous l'inspection immédiate des vice-rois du Pérou. On comprit à la fin que c'était une surveillance trop éloignée, et la place fut incorporée au gouvernement de la province.

Personne ne pensait aux îles de Chiloé. Le bonheur qu'avaient eu les jésuites de réunir et de civiliser un grand nombre de sauvages dans la principale, qui a cinquante lieues de long et sept ou huit de large, fit naître le désir de l'occuper. Au centre sont les Indiens convertis. Sur la côte

orientale a été construite une fortification nommée *Chacao*, où l'on entretient la garnison nécessaire pour sa défense.

Dans l'intérieur des terres est San-Yago, bâti précipitamment en 1541, au trente-troisième degré quarante minutes de latitude méridionale, vers le milieu d'une plaine de vingt-quatre lieues très-bien arrosée. Détruit en 1730 par un tremblement de terre, il fut aussitôt rétabli avec un agrément et des commodités qu'on ne trouve que très-rarement dans le Nouveau-Monde. Les maisons y sont, à la vérité, fort basses, et construites avec des briques durcies au soleil ; mais elles sont toutes blanchies au-dehors, toutes peintes en dedans, toutes accompagnées de jardins spacieux, toutes rafraichies par des eaux courantes. On compte quarante mille habitans dans cette cité, et le nombre en serait plus grand, sans neuf couvens de moines et sept de religieuses, que la superstition y a érigés.

Entre les conjonctures malheureuses sous lesquelles se fit la découverte du Nouveau-Monde, il ne faut pas oublier l'importance que donnait aux moines l'esprit général de la superstition, importance qui s'est depuis très-affaiblie dans quelques contrées ; qui paraît lutter avec force contre le progrès des lumières dans quelques autres ; qui domine impérieusement dans les possessions lointaines de l'Espagne, et qui laissera des traces aussi durables que funestes, quand elles

seraient dès cet instant contrariées par toute l'autorité du ministère.

San-Yago est la capitale de l'état, le siège de l'empire, et le séjour des Castellans qui dans ce pays ont acquis quelque fortune. Celui qui y commande est subordonné au vice-roi du Pérou pour tous les objets relatifs au gouvernement, aux finances et à la guerre ; mais il en est indépendant comme chef de la justice et président de l'audience royale. Onze corregidores répandus dans la province sont chargés sous ses ordres des détails de l'administration.

On a beaucoup varié sur la population de cette partie de l'autre hémisphère. Il s'y trouve peu de ces infortunés esclaves que fournit l'Afrique, et la plupart sont consacrés au service domestique. Les travaux de la campagne et des ateliers sont le partage des Chiliens originaires. Le joug imposé à ces Indiens est moins pesant que le joug que portent ailleurs les Indiens soumis à la Castille. Ce serait outrager la vérité que de faire honneur de ce meilleur traitement à l'humanité de leurs maîtres. La nécessité seule les a rendus moins barbares. Ils ont craint qu'une trop forte oppression ne rendît générale une désertion facile, ou que des sujets qui les ont souvent aidés à repousser des attaques imprévues ne refusassent dans l'occasion de leur prêter toute assistance, ne se joignissent même aux nations belliqueuses qui les sollicitent sans cesse de s'associer

avec elles pour mettre fin à toute domination étrangère. Le ménagement forcé des Espagnols pour les naturels du pays les a préservés du méprisable orgueil qui leur fait dédaigner dans leurs autres colonies ce qui a quelque rapport à l'agriculture. Un assez grand nombre d'entre eux arrosent, avec leurs vassaux, de leurs sueurs leurs plantations, presque toutes d'une vaste, d'une trop vaste étendue.

Ils y sont encouragés par un ciel toujours pur et toujours serein, par le climat le plus agréablement tempéré des deux hémisphères, surtout par un sol dont la fertilité étonne tous les voyageurs. Sur cette heureuse terre, les récoltes de vin, de blé, d'huile, quoique assez négligemment préparées, sont quadruples de celles que nous obtenons avec toute notre activité et toutes nos lumières. Aucun des fruits de l'Europe n'a dégénéré. Plusieurs de nos animaux se sont perfectionnés, et les chevaux, en particulier, ont acquis une vitesse et une fierté que n'eurent jamais les andalous dont ils descendent. La nature a poussé plus loin ses faveurs encore. Elle a prodigué à cette région un excellent cuivre, qui est utilement employé dans l'Ancien et le Nouveau-Monde. Elle lui a donné de l'or.

Des relations, qui semblaient ne devoir permettre aucun doute, firent croire long-temps à l'Europe entière qu'au Chili les mines du plus précieux des métaux étaient nombreuses

v.
Fertilité du
Chili, et son
état actuel.

et inépuisables. L'avarice s'indignait que ses possesseurs négligeassent de les exploiter. Son vœu a été à la fin rempli, et ses espérances ont été trompées. Ces mines, dont on attendait tant de trésors, n'en ont que peu rendu. Riches seulement à leur superficie, elles n'ont que rarement payé les travaux entrepris pour les fouiller à quelque profondeur. Cependant l'impôt perçu sur leur produit s'est trouvé suffisant pour décharger le Pérou de l'obligation où il était de fournir à cette belle province le moyen de soutenir ses dépenses publiques, dont la plus onéreuse est l'entretien des troupes.

Depuis 1754, cette force militaire se réduit à mille fantassins, à deux cent quarante cavaliers, à deux compagnies d'Indiens affectionnés, répartis aux îles de Juan Fernandez et de Chiloé, dans les ports de la Conception et de Valparayso, sur les frontières des Andes; mais Valdivia a une garnison qui lui est propre, et qui est composée de sept à huit cents hommes. Ces moyens de défense seraient appuyés, s'il le fallait, par des milices très-nombreuses. Peut-être la partie qui combattrait à pied ne ferait-elle que peu de résistance, malgré les peines qu'on s'est depuis peu données pour l'exercer; mais il serait raisonnable d'attendre quelque vigueur des meilleurs hommes de cheval qui soient peut-être sur le globe.

VI.
Commercé

Le Chili a toujours eu des liaisons de commerce

avec les Indiens voisins de sa frontière, avec le Pérou et le Paraguay.

du Chili avec les sauvages, avec le Pérou, et avec le Paraguay.

Les sauvages lui fournissent principalement le *poncho*. C'est une étoffe de laine, quelquefois blanche, et ordinairement bleue, d'environ trois aunes de long sur deux de large. On y passe la tête par un trou pratiqué au milieu, et elle se déploie sur toutes les parties du corps. Hors quelques cérémonies infiniment rares, les hommes, les femmes, les gens du commun, ceux d'une condition plus relevée ne connaissent pas d'autre vêtement. Ces peuples reçoivent en échange de petits miroirs, des quincailleries, quelques autres objets de peu de valeur. Quelle que soit leur passion pour ces bagatelles, lorsqu'on les expose à leurs yeux avides, jamais ils ne sortiraient de leurs forêts et de leurs campagnes pour les aller chercher. Il faut les leur porter. Le marchand qui veut entreprendre ce petit négoce s'adresse d'abord aux chefs de famille, seuls dépositaires de l'autorité publique. Lorsqu'il a obtenu la permission de vendre, il parcourt les habitations, et donne indistinctement sa marchandise à tous ceux qui la demandent. Ses opérations finies, il annonce son départ, et tous les acheteurs s'empressent de lui livrer, dans le premier village où il s'est montré, les effets dont on est convenu. Jamais il n'y eut dans ces contrats la moindre infidélité. On donne au marchand une escorte qui l'aide à conduire jusqu'à la frontière les

draps et les troupeaux qu'il a reçus en paiement.

Ce n'est pas au fond des forêts, c'est au centre des sociétés policées qu'on apprend à mépriser l'homme et à s'en méfier. Si un de nos marchands, dans une de nos foires, distribuait indistinctement ses effets, sans garantie, sans sûreté, à tous ceux qui tendraient leurs mains pour les recevoir, croyez-vous qu'il en reparût un seul avec le prix de la chose qu'il aurait achetée? Ce que des hommes sous l'empire de l'honneur et des lois religieuses et civiles ne rougiraient pas de faire, un sauvage, affranchi de toute espèce de contrainte, ne le fera pas. O honte de notre religion, de notre police et de nos mœurs!

Jusqu'en 1724 on vendit à ces sauvages du vin et des eaux-de-vie, dont ils ont la passion comme presque tous les peuples. Dans leur ivresse, ils prenaient les armes; ils massacraient tous les Espagnols qu'ils rencontraient; ils dévastaient les champs de leur voisinage. Il est bien rare que le corrupteur ne soit châtié lui-même par celui qu'il a corrompu. On en a fréquemment l'exemple dans les enfans envers les pères qui ont négligé leur éducation; dans les femmes envers leurs maris, lorsqu'ils ont de mauvaises mœurs; dans les esclaves envers leurs maîtres; dans les sujets envers les souverains négligens; dans les peuples assujettis envers les usurpateurs. Nous avons porté nous-mêmes le châtiment des vices que nous avons semés dans l'autre hémisphère.

Nous l'avons porté chez nous et chez les peuples du Nouveau-Monde que nous avons subjugués; chez nous, par la multitude de besoins factices que nous nous sommes faits; chez eux, en cent manières diverses, entre lesquelles on peut compter l'usage des liqueurs fortes que nous leur avons appris à connaître, et qui souvent leur a inspiré une fureur artificielle qu'ils ont tournée contre nous. De quelque manière qu'on s'y prenne, soit par la superstition, soit par le patriotisme même, soit par les breuvages spiritueux, on n'ôte point à l'homme sa raison sans de fâcheuses conséquences. Si vous l'enivrez, quelle que soit son ivresse, ou elle cessera promptement, ou vous vous en trouverez mal.

L'ivrognerie, ou l'excès habituel des liqueurs fortes, est un vice grossier et brutal qui ôte la vigueur à l'esprit, et au corps une partie de ses forces. C'est une brèche faite à la loi naturelle, qui défend à l'homme d'aliéner sa raison, le seul avantage qui le distingue des autres animaux qui broutent avec lui autour du globe.

Ce désordre, quoique toujours blâmable, ne l'est pas également partout, parce qu'il n'entraîne pas les mêmes inconvéniens dans toutes les régions. Généralement parlant, il rend furieux dans les pays chauds, et stupide seulement dans les pays froids. Il a donc fallu le réprimer avec plus de sévérité sous un climat que sous un autre. Il est arrivé de là que, partout où s'est établi un

gouvernement régulier, ce vice est devenu plus rare sous l'équateur que vers le pôle.

Il n'en est pas ainsi parmi les nations sauvages. Celles du midi n'étant pas plus contenues que celles du nord par le magistrat ou le préjugé, elles se sont toutes livrées avec une égale fureur à leur passion pour les liqueurs fortes. Il est entré dans la politique des Européens de leur en fournir, soit pour les dépouiller, soit pour les asservir, soit même pour les engager à quelques travaux utiles. Ces boissons n'ont été guère moins destructives de ces peuples que nos armes; et l'on ne peut s'empêcher de les placer au nombre des calamités dont nous avons inondé cet autre hémisphère.

Il faut louer l'Espagne d'avoir enfin renoncé à vendre aux sauvages du Chili des vins et des eaux-de-vie. Ce trait de sagesse a visiblement accru les liaisons qu'on entretenait avec eux; mais il n'est pas possible qu'elles deviennent de long-temps aussi considérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Chili fournit au Pérou des cuirs, des fruits secs, du cuivre, des viandes salées, des chevaux, du chanvre, des grains, et reçoit en échange du sucre, du tabac, du cacao, de la faïence, plusieurs articles fabriqués à Quito, et quelques objets de luxe arrivés d'Europe. C'était autrefois à la Conception, c'est maintenant à Valparayso qu'abordent les navires expédiés du Callao pour

cette communication réciproquement utile. Durant près d'un siècle, aucun navigateur de ces mers paisibles n'osa perdre les terres de vue; et alors ces voyages duraient une année entière.

Un pilote de l'Ancien-Monde, qui avait enfin observé les vents, n'y employa qu'un mois. Il passa pour sorcier. L'inquisition, qui est ridicule par son ignorance quand elle n'est pas odieuse par ses fureurs, le fit arrêter. Son journal le justifia. On y reconnut que, pour avoir le même succès, il ne fallait que s'éloigner des côtes; et cette méthode fut adoptée généralement.

Le Chili envoie au Paraguay des vins, des eaux-de-vie, des huiles, et surtout de l'or. On lui donne en paiement des mulets, de la cire, du coton, l'herbe du Paraguay, des nègres, et on lui donnait beaucoup de marchandises de notre hémisphère, avant que les négocians de Lima eussent obtenu par leur argent ou par leur crédit que cette dernière branche de commerce serait interdite. La communication des deux colonies ne se fait point par l'Océan. On a jugé plus court, plus sûr, et même moins dispendieux de se servir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cent soixante-quatre lieues de San-Yago à Buénos-Aires, et qu'il en faille faire plus de quarante dans les neiges et les précipices des Andes.

Si les rapports des deux établissemens viennent à se multiplier ou à s'étendre, ce sera par le détroit de Magellan ou par le cap de Horn qu'il

faudra les entretenir. On a douté jusqu'ici laquelle des deux voies était la meilleure. Le problème paraît résolu par les observations des derniers navigateurs. Ils se déclarent assez généralement pour le détroit où l'on trouve de l'eau, du bois, du poisson, des coquillages, mille plantes souveraines contre le scorbut. Mais cette préférence ne doit avoir lieu que depuis septembre jusqu'en mars, c'est-à-dire dans les mois d'été. Durant les courts jours de l'hiver, il faudrait borner sa marche à quelques heures, ou braver, dans un canal le plus souvent étroit, la violence des vents, la rapidité des courans, l'impétuosité des vagues, avec une certitude morale de naufrage. Dans cette saison, il convient de préférer la mer ouverte, et par conséquent de doubler le cap de Horn.

Des combinaisons d'une absurdité palpable prièrent constamment le Chili de toute liaison directe avec l'Espagne. Le peu qu'il pouvait consommer de marchandises de notre hémisphère lui venaient du Pérou, qui lui-même les recevait difficilement et à grands frais par la voie de Panama. Son sort ne changea pas même lorsque la navigation du cap de Horn fut substituée à celle de l'isthme de Darien; et ce ne fut que très-tard qu'il fut permis aux navires qui rangeaient ses côtes pour arriver à Lima d'y verser quelques faibles parties de leurs cargaisons. Un soleil plus favorable vient enfin de se lever sur cette belle contrée. Depuis le mois de février 1778, il est

permis à tous les ports de la métropole d'y faire à leur gré des expéditions. De grandes prospérités doivent suivre cet heureux retour aux bons principes. Cette innovation aura la même influence sur le Paraguay.

C'est une vaste région bornée au nord par le Pérou et le Brésil; au midi, par les terres Magellaniques; au levant, par le Brésil; au couchant, par le Chili et le Pérou.

Le Paraguay doit son nom à un grand fleuve que tous les géographes croyaient se former dans le lac des Xarayès. Les commissaires espagnols et portugais chargés, en 1751, de régler les limites des deux empires, furent bien étonnés de se rencontrer à la source de cette rivière sans avoir aperçu cet amas d'eau, qu'on disait immense. Ils vérifièrent que ce qu'on avait pris jusqu'alors pour un lac prodigieux n'était qu'un terrain fort bas, couvert, depuis le seizième jusqu'au dix-neuvième degré de latitude, dans la saison des pluies, par les inondations du fleuve. On sait depuis cette époque que le Paraguay prend sa source dans le plateau nommé Campo des Paracis, au treizième degré de latitude méridionale; et que vers le dix-huitième il communique par quelques canaux très-étroits avec deux grands lacs du pays des Chiquitos.

Avant l'arrivée des Espagnols, cette région immense contenait un grand nombre de nations, la plupart formées par un petit nombre de familles.

vii.
Les Espagnols découvrent le Paraguay. Extravagance de leur conduite pendant un siècle.